

La cage de verre

Journal d'un coopérant de Robert Morin

Jean-Philippe Gravel

Volume 28, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2010). Compte rendu de [La cage de verre / *Journal d'un coopérant* de Robert Morin]. *Ciné-Bulles*, 28(2), 24-25.

La cage de verre



JEAN-PHILIPPE GRAVEL

L'arrivée du film, une fois de plus, est d'un à-propos troublant. Après les architectes de nos crises économiques, auxquels **Papa à la chasse aux lagopèdes** prêtait (une) voix l'année dernière, voilà maintenant que le dernier Robert Morin paraît alors qu'un tremblement de terre a précipité Haïti dans une crise humanitaire sans précédent. Le sujet du film? L'aide humanitaire, justement.

Ce n'est pas que la géographie du petit pays d'Afrique subsaharienne où est catapulté Jean-Marc Phaneuf (Robert Morin), électronicien de son état, ait connu des spasmes aussi intenses que ceux d'Haïti, du moins sur l'échelle de Richter. Ses plaies auraient plutôt l'allure tristement familière d'une pandémie de sida, d'une misère galopante ou d'un climat politique empoisonné par la guerre civile. L'ordinaire du tiers-monde, en somme. Et c'est là-dedans qu'arrive Jean-Marc pour prêter main-forte à Radio du Monde, une ONG qui équipe les communautés locales en matériel radiophonique.

Qui est Jean-Marc Phaneuf? D'où vient-il? Peut-être l'ignore-t-il encore. Toujours est-il que cet homme apparemment sans

histoire entreprend de s'en construire une, par le biais d'un journal vidéo. Dernier avatar de ces « hommes-caméra » qui sillonnent les créations de Morin, le journal de Phaneuf, découpé en journées, apporte au film (qui fut auparavant un blogue vidéo transmis au jour le jour sur Internet) son cadre narratif particulier, où la découverte de la réalité africaine et le portrait en coulisses du travail de la coopération (parfois vaseux) côtoient l'introspection.

En découvrant le tressage de ces fils narratifs, ce mélange formel de vidéo de « monocle », de journal de vacances, de documentaire brut et d'autoportrait subjectif, il est difficile de ne pas se souvenir de **Gus est encore dans l'armée** de Morin et Lorraine Dufour, une autre « réalité-fiction » en forme de journal, attribué cette fois à une jeune recrue en formation dans l'armée canadienne. Rapidement dépassé par les événements, le regard de celui qui filme s'accrochait alors à un autre soldat, le Gus du titre, avec toute l'insistance d'une impossible obsession amoureuse.

Au spectateur, la façade de jovialité débonnaire que présente Jean-Marc

Phaneuf connote une sorte de conscience neutre et molle, désengagée de ce qu'elle voit. Phaneuf, qui transporte sa caméra partout (cachée ou au grand jour) regarde, c'est certain, mais sait-il pour autant ce que celle-ci lui révèle? La guerre civile et ses morts, l'activité d'un hôpital tenu par des religieuses, le déroulement d'un tribunal populaire, et même l'exposé, stupéfiant, d'un de ses interprètes sur la façon dont l'argent de la coopération se révèle largement redistribué à des intérêts occidentaux, ne débouchent sur aucune prise de conscience politique, aucun engagement, mais plutôt sur un sentiment d'impuissance peu articulé. Jean-Marc se plaint alors d'insomnies, médite sur ses années de célibat et son difficile passé familial, comme si la situation ne servait qu'à raviver ses anciens démons. On se mettrait à boire (comme Phaneuf) pour moins que ça, ou à passer ses heures libres à s'absorber dans l'univers de contes de fées ou de romances hollywoodiennes des jeux vidéo où la réalité retrouve, apparemment, des proportions normales et une résolution satisfaisante.

L'administration de Radio du Monde ne semble pas avoir lésiné sur les moyens



pour assurer au séjour de Jean-Marc un confort répondant aux critères occidentaux. Le bungalow où il loge est luxueux, doté d'une cuisine et d'une salle de bain parfaitement équipées, sans compter la piscine creusée dans la cour. Il y a aussi des domestiques, dont une sympathique cuisinière qui a une très jolie et attendrissante petite fille, Mathilde, que le solitaire Jean-Marc encouragera à utiliser la piscine à sa guise. Bref, la banlieue comme si l'on y était, sauf qu'en plein milieu de l'Afrique, dans un entourage marqué par la misère, la banlieue accuse un décalage tel qu'elle en devient obscène.

Scènes de rue, réceptions d'ambassade, fêtes privées où ne se trouvent pratiquement que des têtes caucasiennes... : c'est peu dire que les divers paliers de la réalité africaine que traverse Jean-Marc ne forment pas un ensemble cohérent. Tout semble observé à travers une paroi de verre, à l'exception de ce moment, critique, où le réel fait irruption sous la forme d'une milice de rebelles qui interrompt l'équipe de Jean-Marc sur la route pour la menacer. La caméra, tout comme le spectateur, demeure bien protégée dans l'habitacle de la Jeep, à filmer l'évé-

nement qui aura pour Jean-Marc l'effet d'un point de non-retour.

L'ambiguïté de ce film réside dans la mouvance qu'il établit entre la souffrance personnelle du personnage central et la misère collective qui l'entoure. À terme, le spectateur ne sait trop quoi en penser; il nage alors en plein brouillard. Il se pourrait, dira Jean-Marc, que l'Afrique soit sa seule famille, plus spécifiquement la jeune Mathilde, qu'il couvre de cadeaux de plus en plus importants, et sur laquelle sa caméra s'attardera de plus en plus longtemps. Au bout du compte, sa volonté, désespérée, d'établir un contact réel, hors des murs de sa « prison » dorée, avec la réalité de son pays d'accueil, se fera-t-elle au prix de l'innocence d'une fillette de 13 ans?

Arrêtons-nous ici et parions que, comme pour **Le Nèg'** et tout le débat qu'il a généré sur le soi-disant racisme de Morin, **Journal d'un coopérant** prêterait le flanc à des controverses de purs malentendus, sur l'air de : « La représentation que fait Morin de l'aide humanitaire est-elle injuste? » Mais le débat n'est peut-être pas vraiment là, tant la charge portée par Morin semble rejoindre aussi le

sort des pays occidentaux. Comme le chantait le voisin d'en dessous dans **Le Voleur vit en enfer**, on pourrait dire que « la fortune est une belle chose parce que, quand on en a, on en profite... » ▀



Québec / 2010 / 92 min

RÉAL., SCÉN. ET IMAGE Robert Morin **MUS.** Bertrand Chénier **MONT.** Michel Giroux **PROD.** Stéphanie Morissette **INT.** Robert Morin, Jani Alban, Patrice Faye, Rémi Murirwa Ciza, Capitaine Madimba, Freddy Sibomana **DIST.** Atopia